***Le Monde*, 25 novembre 1976, n° 9902, p. 1, 12 et 13.**

Les obsèques d'André Malraux ont eu lieu le mercredi 24 novembre 1976, à Verrières-le-Buisson (Essonne, où M. Raymond Barre, premier ministre, était venu au début de la matinée s'incliner devant la dépouille mortelle.

Un hommage national et officiel sera rendu à Paris. M. Jean-Philippe Lecat a indiqué, à l'issue du conseil des ministres de mercredi, que le premier ministre a été chargé de l'organisation de cette manifestation, qui aura lieu vraisemblablement le samedi 27 novembre. Le lieu et les modalités en seront rendus publics dans la journée du 25.

* * *

Jean Lacouture

Dans le petit cimetière de Verrières-le-Buisson

Les membres de la famille et la plupart des personnes venues rendre un dernier hommage à André Malraux, mercredi 24 novembre, avaient quitté le petit cimetière de Verrières-le-Buisson (Essonne) quand les employés des pompes funèbres procédèrent à la descente dans le tombeau de la dépouille mortelle de l'écrivain. Un caveau nu sans pierre tombale. Il était 11 h. 45. Une porte métallique fut ensuite rabattue sur le cercueil en chêne sur lequel avait été fixée une plaque «André Malraux – 1901-1976». La dépouille de l'ancien ministre de la Culture sera prochainement transférée dans le parc de la propriété.

La cérémonie fut brève. Ni discours. Ni protocole. Une longue file de voitures accompagna jusqu'au cimetière le corbillard ocre. Le cercueil déposé sur des tréteaux fut recouvert d'une immense gerbe d'orchidées et de roses rouges. Devant, un gros cœur de roses et d'œuillets blancs. Sur le côté, de nombreux bouquets, deux couronnes de l'ambassade du Bangladesh et de l'Association France-Bangladesh (le Bangladesh, l'un

des derniers combats d'André Malraux) et une couronne de Lasserre dont il était un habitué.

Un petit tabouret recouvert de velours mauve fut placé devant la dépouille pour recueillir les roses et les œillets rouges déposés par ceux venus rendre un dernier hommage à l'écrivain. Après Mme Florence Resnais, sa fille, et les membres de la famille, des hommes politiques, des personnalités du monde des arts, des amis firent leurs adieux.

Emus ou recueillis, certains se signaient, d'autres marquaient un simple temps d'arrêt. Parmi eux deux membres du gouvernement venus à titre personnel, Mme Giroud et M. Bord, l'amiral Philippe de Gaulle, le général de Boissieu, gendre du général de Gaule, Mme Jeanne Moreau, M. Marc Chagall, Mme Ludmilla Tchérina, M. Jacques Chaban-Delmas et son épouse, MM. Michel Droit, Jacques Chazot, Claude Mauriac... Des habitants du village, des anonymes vinrent déposer une fleur au pied du cercueil. Le premier ministre M. Raymond Barre s'était rendu tôt dans la matinée à Verrières-le-Buisson.

Le caveau refermé, une minute de silence fut observée par l'assistance, qui se dispersa rapidement. La cérémonie a duré une demi-heure.

L'ultime veillée

Une ambulance précédée de quatre motards était arrivée, mardi en fin de matinée, dans une petite ruelle pavée de Verrières-le-Buisson. Ultime retour pour André Malraux, mort, vers ce qui fut sa vie quotidienne et bien davantage encore son refuge d'écrivain : le château de Verrières, une vaste demeure ocre de la fin du dix-huitième siècle où il vécut ces derniers mois, presque en ermite, entre la fureur d'écrire et la fuite du temps.

Dans un salon du rez-de-chaussée aux volets inférieurs clos, faisant face à la grande grille blanche aujourd'hui fermée, une chapelle ardente avait été dressée. C'est là que Malraux a reposé, veillé par ses seuls proches. Florence Resnais, André, Robert

et Sophie de Vilmorin, les frères et la nièce de son ancienne compagne Louise, décédée il y a sept ans, et enfin son médecin personnel.

Temps du recueillement, temps du silence, temps de la douleur. Un service d'ordre important avait été mis en place autour du parc d'enceinte du château, pour tenir à distance les journalistes, les photographes qui par dizaines ont «planqué» devant le refuge de celui qui, après tout, fut aussi un grand confrère.

* * *

Malraux et le communisme

«*L'homme est rongé par les masses comme il l'a été par l'individu*» (Malraux en 1948). Qui a écrit une phrase moins marxiste que celle-là ? Il est à peine besoin de la citer pour vérifier ce qu'affirmait l'auteur de *L'Espoir*, en décembre 1944 : «*Philosophiquement, je ne suis pas du tout marxiste*». Eut-il jamais à «rompre avec le concept marxiste de la lutte des classes» ? comme l'écrivait Gaëtan Picon en 1953. «*Je ne l'avais jamais accepté comme tel*», objectait Malraux en marge de l'essai de son ami d'alors.

Nulle part le concept de classe n'apparaît dans l'œuvre de Malraux. Les très rares prolétaires qu'on y aperçoit sont des terroristes et des anarchistes. Ces révolutions sont faites par des intellectuels sans patrie, sans enracinement, ni environnement social. Les seuls de ses personnages qui soient inscrits dans une qualité économique sont les mercenaires de l'escadrille de *L'Espoir* – et sont durement critiqués par l'auteur. Et quel essai historique de Malraux, même dans sa période «rouge», fût-ce la préface du *Temps du mépris*, éloge du communisme, fait appel à d'autres moteurs de l'histoire que l'héroïsme individuel ou communautaire dressé contre une injustice beaucoup plus politique que sociale ou économique ?

Mais on peut être le moins marxiste des intellectuels de son temps – moins que Drieu, par exemple, – et faire un excellent «compagnon de route» de la III^e Internationale. Ce que fût Malraux de 1932 à 1939 environ.

A cela plusieurs raisons : le procès qu'il fait à la société bourgeoise, surtout depuis qu'elle l'a maltraité en Indochine; l'impact qu'a sur lui le romantisme révolutionnaire soviétique, qui s'incarne à ses yeux en Léon Trotski; et une réaction très saine contre la montée des fascismes en Europe. Il faut y ajouter l'influence qu'exerce sur lui un homme auquel il voue l'admiration la plus sincère. Bernard Groethuysen, philosophe hollandais, qui dirige chez Gallimard le département étranger, et qui, marxiste très convaincu et convaincant, partage la vie d'Alix Guillain, journaliste à *L'Humanité*.

La fréquentation de ce couple de personnages désintéressés et militants contribue à nourrir d'arguments, à la fois intellectuels et sentimentaux, ce qu'on pourrait appeler, à partir de 1930 environ, le philocomunisme de Malraux.

C'est de décembre 1932 que l'on peut dater l'engagement de l'auteur des *Conquérants* dans le camp dont Moscou est le quartier général : il s'affilie à l'A.E.A.R. (Association des écrivains et artistes révolutionnaires), l'une des organisations pro-soviétiques qu'anime en France Willi Munzenberg. Et bientôt la prise du pouvoir par les nazis, en janvier 1933, le conduira plus avant dans cette voie : il préside, avec Gide, le comité international pour la libération du leader communiste allemand Thaelmann et du dirigeant bulgare Dimitrov, prisonniers du régime hitlérien. Et parce qu'il est Malraux, l'homme qui résout d'emblée les contradictions dans de péremptoires synthèses, sa rencontre avec Trotski, à Royan, le 28 juillet 1933, ne fait que consolider son admiration pour l'œuvre et les projets de la III^e Internationale. C'est aussi l'époque de la publication de *La Condition humaine*. Recevant le prix Goncourt pour ce livre, il déclare l'avoir écrit pour soutenir la lutte des communistes chinois qui ont toute sa sympathie.

Un an plus tard, à l'invitation de Gorki, il est en U.R.S.S. au congrès des écrivains, où son intervention en faveur de la liberté de création lui vaudra une rude algarade avec Karl Radek, ancien dirigeant du Komintern, devenu rédacteur des *Izvestia*, en attendant de disparaître dans les grandes purges staliniennes. Mais il rencontre le cinéaste Eisenstein et affermit son adhésion intellectuelle pour tout ce que représente alors dans le monde le régime soviétique. L'année suivante, il sera, aux côtés

de Gide et d'Aragon, l'un des animateurs du congrès des écrivains antifascistes à Paris : pour la presse de droite à l'époque, il est devenu le type même de l'écrivain «bolchevique».

En 1935, la publication du *Temps du mépris*, dédié aux victimes du nazisme, et qu'il assortit d'une préface qui est un hommage à la «fertilité» du communisme, lui vaut, pour la première fois, une approbation sans réserve de la critique communiste, d'Aragon à Nizan. Et dans une publication de la III^e Internationale, un certain Omitrovski écrit, non sans imprudence, qu'«*enfin Malraux a trouvé sa vérité dans le communisme*».

Dès avant la formation du Front populaire, Malraux est de la plupart des comités de vigilance qui se forment à partir de 1934, et on le voit, les 14 juillet 1935 et 1936, défiler en tête de groupes d'intellectuels sous des bannières saluant la lutte populaire. Mais c'est en Espagne que se manifesterait surtout sa solidarité avec la III^e Internationale. Non seulement parce qu'il se bat aux côtés de la République à la tête de l'escadrille qu'il a formée, mais parce qu'il tient à donner à cette unité un commissaire politique communiste, Paul Nothomb, qui est son ami et son garant du côté du P.C.E. Tout ce qu'il dit et fait à cette époque, comme le livre qu'il publie dans une intention très militante, *L'Espoir*, témoignent du choix qu'il fait alors, et qu'on peut résumer ainsi : les communistes étant les seuls à s'organiser vraiment pour le combat et à disposer de l'appui d'une grande puissance, c'est à leurs côtés qu'il faut se battre : la victoire dépend de ceux qui savent organiser l'apocalypse, et non de ceux qui ont créé pendant l'été 1936 l'«illusion lyrique».

Et pourtant, c'est de cette époque que date la fêlure entre André Malraux et ses compagnons de lutte. Certes, il a désapprouvé la publication du *Retour d'U.R.S.S.* d'André Gide, et, rencontrant Bernanos à la fin de la guerre d'Espagne, il se dit encore communiste. Mais Gaëtan Picon, l'interrogeant en 1938, le trouve plutôt méfiant à l'égard de ses compagnons de combat. L'année suivante, en août 1939, c'est la signature du pacte entre Hitler et Staline. Il refuse à Raymond Aron, qui lui en fait la demande, de s'associer à une dénonciation publique du pacte pour ne pas se désolidariser des communistes alors qu'ils sont isolés et pourchassés. Mais la

dénonciation par le P.C.F. de l'écrivain Paul Nizan, son ami, qui a eu le courage de s'élever contre le soutien accordé par la plupart de ses camarades au geste de Staline, ne peut que renforcer sa désapprobation et approfondir le différend.

C'est probablement à ces réserves, comme à l'espèce de désenchantement qu'a provoqué chez lui la défaite en Espagne, qu'il faut attribuer sa répugnance à s'engager d'abord dans la Résistance, parce qu'elle lui paraît très marquée par l'influence et les initiatives communistes. Lors des contacts qu'il a, de 1942 à 1944, avec les clandestins, il constate que les représentants du P.C.F. assument des responsabilités beaucoup plus nombreuses et réelles que ne le fait croire l'organisation des réseaux. Sa méfiance s'en accroît et le rejette de plus en plus du côté de la Résistance expressément gaulliste, de l'Armée secrète (l'A.S.) : c'est sous ce drapeau qu'il se bat en 1944. Et quand, à la libération, il fait figure de leader de l'un des courants d'inspiration socialiste, il contribue, plus que personne, au congrès du M.L.N. (Mouvement de libération nationale) de janvier 1945 à empêcher la fusion des mouvements de résistance préconisée par le P.C.F. qui ne peut qu'en tirer un surcroît d'influence.

Tout est prêt pour le ralliement de Malraux au gaullisme, ce qui ne signifiera sa rupture avec les communistes qu'à partir du printemps de 1947, quand ils sont rejetés dans l'opposition et quand de Gaulle fonde le R.P.F. dont l'anticommunisme fondamental ne cessera de s'approfondir jusqu'en 1953. C'est l'époque où *L'Humanité* le traite de fasciste, où l'un des plus célèbres intellectuels du parti le range aux côtés de Sartre et de Mauriac dans le camp des «fossoyeurs». C'est l'époque où il ne parle lui-même de communisme qu'en tant que «séparatisme». Et puis viendront les luttes pour l'«indépendance nationale», la convergence entre gaullistes et communistes, les quelques interventions de Malraux contre la répression franquiste : ce sera, le 23 novembre 1976, le salut de *l'Humanité* au disparu.

*

Les relations avec Charles de Gaulle

Malraux avait-il vraiment souhaité rejoindre la France libre en 1940 ? Son message à Londres ayant été intercepté, il s'enferma assez longtemps dans une sorte de neutralité jusqu'au moment où, vers 1943, son ami Drieu La Rochelle, qui était, on le sait, de l'autre bord, le découvrit «tombé dans le gaullisme». En mars 1944, c'est dans un réseau lié à Londres qu'il entre pour se battre et pour émerger à la libération comme une personnalité éminente de la Résistance non communiste.

La rencontre avec de Gaulle, dès lors inévitable, fut pittoresquement provoquée par le capitaine Guy, aide de camp du général, qui persuada chacun des deux hommes que l'autre souhaitait le rencontrer. Elle eut lieu le 10 août 1945 dans le bureau du chef du gouvernement, rue Saint-Dominique. Les deux interlocuteurs se comprirent sans qu'on puisse d'abord parler de coup de foudre. Ils vont travailler ensemble. Malraux assumant d'abord le rôle d'une sorte de conseiller culturel avant de devenir, en novembre, et pour deux mois, ministre de l'Information du général.

Après le brusque départ de De Gaulle, le 20 janvier 1946, Malraux ne sera pas l'un des plus ardents à lui conseiller de reprendre le combat et de former un parti d'opposition. Il est plutôt tenté de lui conseiller la prudence. Mais, quand le général fonde le R.P.F., en avril 1947, il se range aussitôt à ses côtés et milite avec une fougue tonitruante comme délégué à la propagande du mouvement. On l'entend partout pourfendre l'Union soviétique, dont le général déclare que l'armée n'est qu'à «*deux étapes de Tour de France cycliste*» de Paris.

Pour des raisons de santé, mais aussi politiques, il est de ceux qui se détachent, les premiers, du R.P.F., vers 1950, sans pour autant formuler la moindre critique publique, alors qu'un homme comme le général Catroux faisait savoir que, s'il s'éloignait du R.P.F., c'était en raison de sa très réactionnaire politique outre-mer.

Inventeur de la formule «*la traversée du désert*», Malraux vécut ce chemin sans trop d'impatience apparente. Il a confié dans ses *Antimémoires* que le retour au pouvoir du général en 1958 le surprit.

Il aurait alors souhaité se voir confier des fonctions beaucoup plus politiques que celle de ministre des Affaires culturelles. Mais il affiche une fidélité sans réserve au régime et à l'homme qu'il sert, aussi bien à propos de l'Algérie jusqu'en 1962 que de la politique proche-orientale du général, qu'il trouve trop anti-israélienne, sans le faire publiquement savoir. Il siège noblement à la droite du chef de l'Etat, dont il recevra, on le sait, un hommage éclatant qui n'alla pas sans le surprendre. Le jour où parut le dernier tome des *Mémoires* de Charles de Gaulle, il courut chez un ami avec une joie d'enfant pour lui lire le passage où le chef de la France libre saluait son «ami génial».

Tout naturellement, le général disparu, il se retira, déclarant que, rester ministre sous Pompidou, ç'aurait été «comme devenir colonel de la guardia civile sous la République espagnole si nous avions gagné la guerre !»

* * *

Alain Woodrow

Dieu en creux : un agnostique avide de transcendance

«Pourquoi parlez-vous comme si vous aviez la foi, puisque vous ne l'avez pas ?» Question inattendue mise dans la bouche de De Gaulle par André Malraux, qui ne répond pas, et se contente de noter : «Il pense qu'à sa manière j'ai la foi, et moi je pense qu'à sa manière il ne l'a pas». Donc, la foi ça le connaît. Il en parle souvent, «à sa manière», de l'extérieur.

D'autres se sont interrogés sur l'«obsession lancinante» chez Malraux pour «le souci métaphysique», selon l'expression d'Emmanuel Berl, qui ajoute : «Ce que nous avons en commun, c'est le refus du refus de Dieu». Françoise Verny, qui a fréquenté Malraux pendant un an, à raison d'une ou deux séances par semaine, pour préparer les émissions télévisées intitulées «La légende du siècle», nous a parlé du sens très fort chez lui de la transcendance de l'homme. Et elle rapporte cette phrase, qui lui a échappé

en apprenant la mort de Vilar, avec qui il venait de se réconcilier : *«Je suis toujours cerné par la mort»*.

La mort, la *«déesse du sommeil»*, comme il l'appelle, voilà ce qui fascine et tourmente Malraux. *«L'idée de la mort, dit-il, m'impose le vrai problème métaphysique, celui du sens de la vie»*. *«L'importance que j'ai donnée au caractère métaphysique de la mort, explique-t-il encore, m'a fait croire obsédé par le trépas (...). La mort ne se confond pas avec le trépas»*. Ce qui le fascine dans la mort, c'est l'interrogation qu'elle pose à la plus grande pensée philosophique, au christianisme, à l'hindouisme, au bouddhisme.

Il est hanté avant tout par *«l'éphémère éternité des papillons»*. *«Staline m'a dit une seule chose sérieuse, dit-il à de Gaulle : «A la fin, il n'y a que la mort qui gagne»*. C'est une gageure ! *A quoi bon aller sur la Lune, si c'est pour s'y suicider ?* demande Malraux dans la préface qu'il a écrite pour l'autobiographie de Pierre Bockel, son compagnon de la Résistance, ancien aumônier de la brigade Alsace-Lorraine, et aujourd'hui archiprêtre de la cathédrale de Strasbourg.

L'homme : un être contre la mort

La foi, apporterait-elle la réponse ? *Le christianisme a beaucoup tisonné la mort pour y chercher la présence de Dieu»* écrit Malraux. Egalement pour répondre à la question que pose à la pensée humaine l'existence du mal, dit-il ailleurs, en ajoutant : *«La réponse chrétienne est évidemment la crucifixion (...), c'est entendre "J'aurai raison de la mort" comme une parole du Christ»*.

Commentant le fameux passage dans *les Frères Karamazov*, où Dostoïevski évoque le problème du mal – *«Si le monde permet le supplice d'un enfant par une brute, je ne m'oppose pas à Dieu, mais, je vous rend mon billet»*, – Malraux dit : *«Moi qui ne crois pas à la rédemption, j'ai fini par penser que l'énigme de l'atroce n'est pas plus fascinante que celle de l'acte le plus simple d'héroïsme ou d'amour. Mais le sacrifice seul peut regarder dans les yeux la torture, et le Dieu du Christ ne serait pas Dieu sans la crucifixion»*.

Admirable compréhension de la foi chrétienne, mais compréhension intellectuelle externe. Malraux ne triche pas. Après avoir beaucoup *«tisonné la mort»*, lui aussi, *«l'homme est un être-contre-la-mort»*, disait-il en modifiant la définition de Heidegger – il refuse la consolation d'une foi qui ne se commande pas, et qu'il déclare avoir *«perdu après ma confirmation»*.

Et s'il ne l'a pas *«retrouvée»*, ce n'est pas faute de chercher. En 1944, lorsqu'il s'attendait à être fusillé d'un instant à l'autre, il demande à la supérieure du couvent où il faisait halte pour la nuit de lui prêter l'Évangile de saint Jean : *«Eh bien, ça n'a pas marché ! avoue-t-il. Je n'étais pas Dostoïevski... Je n'ai rien reçu là, au-delà de la lecture d'un beau texte»*.

La beauté. Serait-ce dans la création artistique que résiderait le *«sens des choses»*, recherché désespérément par Malraux, qui aime citer cette confidence d'Einstein : *«Le plus extraordinaire, c'est que tout cela a certainement un sens ?»*. L'art est évidemment capital pour Malraux, mais *«il ne résout rien, il transcende seulement»*. L'art devient inintelligible si l'on écarte les problèmes métaphysiques.

«L'un de mes personnages, dans l'Altenburg, explique Malraux, écrit quelque chose comme : “Le plus grand mystère n'est pas que nous soyons jetés au hasard entre la profusion de la vie et celle des astres, c'est que, dans ce que Pascal appelle notre prison, nous tirions de nous-mêmes des images assez puissantes pour nier notre néant”».

Dieu «en creux»

Même s'il ne partage aucune foi religieuse – il s'est défini comme *«un agnostique, ami du christianisme»*, ou encore comme *«un agnostique avide de transcendance, qui n'a pas reçu de “révélation”»*, – il constate la nécessité, empiriquement si l'on peut dire, de *«valeurs suprêmes»*, sans lesquelles *«aucune civilisation ne peut vivre»*. *«Je crois que la civilisation des machines est la première civilisation sans valeur suprême pour la majorité des hommes, disait-il à Nehru. Il reste à savoir si une civilisation peut n'être qu'une civilisation de l'interrogation ou de*

l'instant et si elle peut fonder longtemps ses valeurs sur autre chose que sur une religion».

Voilà dans quel sens il a parlé de la possibilité d'une «renaissance» religieuse. «*On m'a fait dire : "Le vingt et unième siècle sera religieux"*», dit-il lors d'un entretien avec Pierre Desgraupes. *Je n'ai jamais dit cela, bien entendu, car je n'en sais rien. Ce que je dis est plus incertain : je n'exclus pas la possibilité d'un événement spirituel à l'échelle planétaire».*

«*Agnostique comblé de grâce*», comme l'appelle le Père Bockel, Malraux avait le don de «révéler» ou de «conforter» la foi chez les autres. «*Ce n'est pas moi qui lui ai parlé de Dieu*, raconte Pierre Bockel. *Aussi extraordinaire que cela puisse paraître, j'ai toujours eu le sentiment exactement inverse : c'est d'une certaine manière à travers ce que me disait Malraux que j'ai entr'aperçu ce que pouvait être ma propre foi*». Françoise Verny ne dit pas autre chose lorsqu'elle nous confie : «*Malraux m'aidait à croire en Dieu*».

Malraux ne croyait pas beaucoup aux conversions de lit de mort, et la soif d'absolu qui marque toute son œuvre n'a d'égale que sa rigueur intellectuelle. «*On a la foi, ou on ne l'a pas*, déclarait-il lors de sa dernière apparition à la télévision.

Et ce n'est pas le tragique qu'on connaît dans la vie qui peut rapprocher de la foi». On pourrait dire que dans l'œuvre de Malraux, Dieu n'apparaît pas en relief, mais en creux.

* * *

Claude Sarraute

Rétrospective

C'était vraiment le très grand écrivain, André Malraux, le plus grand que la France ait connu depuis Barrès, depuis Chateaubriand, à en juger par l'hommage éperdu, l'hommage marathon que lui a rendu, mardi, la télévision. Homme de lettres,

homme d'action, homme de gauche, oui – mais il n'était pas marxiste, – homme de droite, non – mais il était gaulliste, – romancier, essayiste, résistant, ministre, le Cambodge, le prix Goncourt, la guerre d'Espagne, les maquis de la Corrèze, la brigade Alsace-Lorraine, le R.P.F. et Verrières-le-Buisson, on nous a tout raconté, tout montré, tout rappelé, dans une bousculade d'images, de déclarations, de discours, de photos et d'interviews.

Nos lucarnes crépitaient sous la mitraille. Et nous restions plantés là, ébaubis, tourneboulés, étourdis, honteux d'en savoir si peu au fond sur une vie si remplie. Plus qu'une vie, sermonnait Roger Gicquel du ton compassé, empressé d'un maître de cérémonie, plus qu'une œuvre, une aventure.

Gentiment, modestement, Julien Besançon a demandé ensuite, dans une édition spéciale de *L'Événement*, aux nombreux témoins de cette existence de la situer, de la commenter. Il en est venu beaucoup, ils avaient peu de choses à dire, hélas ! et notre attention, à nouveau émiettée par ce carrousel d'appréciations à l'emporte-pièce – «fabriqué», «chaleureux», «distant», «généreux», c'était la valse des étiquettes – et d'anecdotes sans intérêt, avait du mal à se fixer.

Quand est arrivée, sur le coup de 23 heures, cette invitation au voyage «à la recherche des arts du monde entier» avec André Malraux, on était déjà épuisé. Première étape, *L'Irréel*, l'un de ses derniers livres, promenade, à Florence, analyse de textes commentés, illustrés au tableau noir, à la cimaise de l'écran par Jean-Marie Drot. On est sorti de là accablé avec un terrible sentiment d'infériorité. C'était d'une beauté, d'une intelligence admirables, certes; seulement cela volait si haut qu'on en était rabaissé. On s'essoufflait à suivre ces duettistes, ces virtuoses de la culture.

Vous avez écrit, page 38, rappelait l'un... Suivait une longue citation sur fond de tableaux, de fresques, de statues, signés Masaccio, Piero della Francesca, Donatello. Oui, précisait l'autre, l'œil fixe, l'index battant le rappel des idées sur ses lèvres minces, oui : «*La légitimation de l'artiste c'est son génie.*» Ou bien : «*Les valeurs profanes cessent d'être subordonnées alors aux valeurs militaires...*»

Après les mots, les notes : chœurs, grandes orgues, symphonies, requiem, flots de musique, sons et lumières.

André Malraux si conscient de l'audio-visuel, de son importance, de son pouvoir, n'aura pas eu le loisir, et c'est vraiment dommage, de l'utiliser en vulgarisateur éclairé.

Guide attentif et prévenant du général de Gaulle ou de Mme Kennedy, il aurait pu, il aurait su nous ouvrir de la même façon, sans façon, les portes de son musée imaginaire. Une belle occasion manquée.

* * *

L'initiateur des Maisons de la culture

En mettant en place son gouvernement, le général de Gaulle confiait, en janvier 1959, à André Malraux – nommé ministre d'Etat – la mission de créer un ministère des Affaires culturelles. La nouvelle administration de la rue de Valois réunissait un ensemble de services épars : les musées, les archives, l'architecture, le théâtre, la musique, le cinéma...

A ce ministère André Malraux a donné une existence; le but qui lui était fixé était de «rendre accessible les œuvres capitales de l'humanité, et d'abord de la France, au plus grand nombre de Français, assurer la plus vaste audience du patrimoine culturel et favoriser la création des œuvres de l'art et de l'esprit qui l'enrichissent». Il s'agissait de démocratiser la culture, pour laquelle André Malraux entendait faire ce que la III^e République avait réalisé pour l'instruction.

Chargé par le général de Gaulle de nombreuses missions auprès de chefs d'Etat étrangers, André Malraux a toujours été présent lors des grands événements culturels mondiaux : la mission de la France, c'est de proposer à l'humanité «les moyens et les méthodes d'une action intellectuelle et spirituelle», avait-il rappelé en 1958. Cela s'est traduit notamment par une politique de grandes expositions et par l'échange de chefs-

d'œuvre comme l'envoi de *La Joconde* à Washington et de *La Vénus de Milo* à Tokyo. Mais André Malraux laissait *Les Grandes Baigneuses*, de Cézanne, quitter les rivages de la France, suivies de *La Falaise*, de Monet, et d'un chef-d'œuvre de Georges de La Tour.

Pour la création architecturale, peu de moyens : la France est lancée dans de vastes programmes de logement, et André Malraux, qui aurait rêvé de monuments, doit se contenter de restaurer les Trianons, de creuser les fossés du Louvre en attendant de réaménager le musée et de restaurer son aspect palatial primitif. Il fait ravalier les façades de Paris, et celles-ci, littéralement, donnent à voir l'architecture : on découvre celle du Palais Garnier. C'est également André Malraux qui confie le plafond de l'opéra à Chagall et l'Odéon à André Masson. Peu avant de quitter son ministère, alors qu'il entreprend la réforme de l'architecture et de l'École des Beaux-Arts, il supprime les grands prix de Rome et retire à l'Institut son emprise sur l'architecture en France.

Initiateur avant tout des Maisons de la culture, André Malraux en parle en termes mystiques : «*La Maison de la culture est en train de devenir – la religion en moins – la cathédrale, c'est-à-dire le lieu où les gens se rencontrent pour rencontrer ce qu'il y a de meilleur en eux*».

J.M.